

▶ beaucoup ignorent tout des crimes impunis du passé. **Précisément : un article du Code prévoit toujours de lourdes sanctions contre quiconque évoque le génocide arménien de 1915-1916.**

Non, ce n'est pas vrai ; le Code ne cite pas spécifiquement cet événement, ni aucun autre d'ailleurs ; il parle de blasphème contre l'intégrité et l'unité de la République – et un juge peut interpréter de moult manières cet article.

Il y a tout de même eu un négationnisme à ce propos ?

Il n'y a même eu que cela pendant longtemps ; mais, pour vous dire franchement, des historiens ont utilisé le terme génocide, dans des articles de presse – c'est mon cas – ou dans des travaux scientifiques – je pense notamment à Tanner Akçam –, et ils n'ont pas été condamnés. On vient de publier ainsi un livre du grand spécialiste arménien Vahakn Dadrian, qui n'a été ni interdit ni même censuré. Mais on peut dire effectivement que le génocide arménien constitue le dernier grand tabou national, et il doit être publiquement débattu en Turquie, ce qui commence à se faire. Recep Tayyip Erdogan et bien d'autres ont fait savoir que c'était un sujet à résoudre par les historiens. Or le problème vient

je prends le pari qu'il se poursuivrait quand bien même l'Europe nous fermerait ses portes.

Les résistances sont nombreuses ici, moins économiques que culturelles, pour une fois : chacun s'accorde à voir dans le marché turc un Eldorado. Que pensez-vous de l'opinion de Peter Sloterdijk, le philosophe allemand, pour qui la Turquie n'a pas renié ses rêves impérialistes ?

Certes, le turc est parlé des confins bulgares aux républiques musulmanes chinoises, en passant par le Turkestan ou le Kirghizistan, mais le rêve d'une pan-Turquie, caressé par certains lors de l'écroulement de l'URSS, a fait long feu. Et le conflit irakien, depuis, n'a fait qu'encourager un peu plus les Turcs à tourner le dos à l'Orient pour regarder vers Berlin et Paris, comme ils le faisaient à la fin du XIX^e siècle, quand Guillaume II et Abdulhamid s'allièrent. Donc, à M. Sloterdijk de chercher d'autres arguments...

Pourquoi, en fin de compte, la modernité a-t-elle écloso ici et non là-bas ?

Ah, j'ai rédigé tout un livre pour répondre à cette question ! Il n'y a pas de réponse simple : la modernité n'était nullement prévisible en Occident. Pour faire vite, on pourrait dire que

« Le réveil démocratique est si profond que je prends le pari qu'il se poursuivrait quand bien même l'Europe nous fermerait ses portes. »

essentiellement du fait que le terme juridique a été inventé en 1948 pour le génocide des juifs. Le grand débat est là : peut-on comparer ces événements, ou non ?

On a certes vénéré en Anatolie Jupiter, puis Diane, pendant plus d'un millénaire, le Christ pendant onze siècles, mais Allah est bien depuis six cents ans la référence unique ?

Oui, mais il y a plusieurs façons de lui rendre grâce. Les alevites – près de 30 % de la population – pratiquent un islam doux, où le Coran n'a pas le même statut que chez les sunnites et où les femmes sont des égales. Grâce aux hussards de la République kémaliste, en outre, la grande majorité du pays est alphabétisée et peut lire une presse inspirée, depuis peu, de l'Angleterre – les tirages des romanciers turcs feraient d'ailleurs pâlir les écrivains français. Enfin je rappelle que la Turquie n'est pas un pays arabe (et il n'y aurait aucun mal si elle l'était), et que Byzance a été pendant dix siècles le cœur de l'Europe : on y a parlé grec jusqu'à sa conquête par Mehmet II en 1453, français dans toutes les bonnes maisons, et on se fait à peu près partout comprendre avec l'anglais aujourd'hui en Turquie. 70 % des Turcs vivaient de l'agriculture il y a encore trente ans, ils ne sont plus qu'un tiers. Le réveil démocratique est si profond que

la fusion de l'héritage gréco-latin et de l'apport judéo-chrétien a permis, quand le premier fut redécouvert au XIII-XIV^e siècle, de relativiser les systèmes de référence rigides. Le rêve de la Renaissance était de retrouver dans le futur une nouvelle gloire, celle d'une Rome habitée par les chrétiens, unis au Ciel par la grâce intérieure. On entrevoit là, bien que de façon assez floue, une possibilité pour une future liberté moderne opposée à celle des Anciens. Née d'une greffe musulmane sur un fond byzantin, la Turquie héritait, elle, de traditions plus absolutistes : le Christ Pantokrator qui règne sur le monde orthodoxe est à peine moins omniscient qu'Allah, dont le Prophète ne sut pas tempérer les pouvoirs en demandant de rendre à César ce qui est à César, comme le font les chrétiens d'Occident. En Occident, dès le XIV^e siècle, il se passe quelque chose comme un revirement temporel. Pétrarque, qui ouvre les temps modernes dans son « Secretum », ose consciemment prononcer ces mots : « Je ne cherche pas à devenir Dieu pour jouir de l'éternité et embrasser le ciel et la terre. La gloire humaine me suffit tout à fait. C'est elle que je cherche. Etant mortel, je ne désire que des choses mortelles » ■

Levent Yilmaz, « Le temps moderne. Variations sur les Anciens et les contemporains », Gallimard, 277 pages, 19,50 €.